

La tour infernale *High-Rise* de Ben Wheatley

Zoé Protat

Volume 34, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2016). Compte rendu de [La tour infernale / *High-Rise* de Ben Wheatley]. *Ciné-Bulles*, 34(3), 47–47.



High-Rise

de Ben Wheatley

La tour infernale

ZOÉ PROTAT


Le cinéma du Britannique Ben Wheatley, que plusieurs n'hésitent pas à qualifier d'enfant terrible, atteint rarement nos écrans : raison de plus de se réjouir de la sortie régulière dont a bénéficié **High-Rise** (**Gratte-ciel** en français), son sixième long métrage. D'un rebelle à l'autre, Wheatley adapte J. G. Ballard et sa satire sociale publiée en 1975. Et comme toutes les autres œuvres de l'écrivain d'anticipation, *High-Rise* ou *I.G.H.* en français, troisième roman de la « trilogie de béton » qui comporte aussi le très célèbre *Crash* (porté au grand écran par David Cronenberg), était réputé inadaptable. Devant le film délirant qu'en a tiré Wheatley, le spectateur est en droit de se demander si la mise en garde n'était pas justifiée...

Au centre de l'œuvre, ce fameux I.G.H. (immeuble de grande hauteur). Une tour d'habitation géante, monstre de 40 étages et de 1 000 appartements, avec supermarché, piscine, jardins sur le toit, école primaire et parking monumental : le triomphe d'un certain modernisme poussé dans ses ultimes retranchements. Avec ses ascenseurs silencieux, ses boiseries vernies et ses étourdissants miroirs, l'I.G.H. est autosuffisant. C'est une galerie des glaces parfaite, pour

une existence parfaite, dans un monde parfait. Et si ce rêve s'adresse évidemment à l'élite, il y a toujours des mieux et des moins bien nantis : ces derniers occupent les premiers étages tandis que les plus grandes hauteurs abritent le créateur même de la tour. La première heure du film est un festin pour les yeux et les oreilles. Nous parcourons l'I.G.H. en compagnie du Dr Robert Laing, nouveau propriétaire d'un logement du 25^e étage. Il rencontre ses voisins, noue des relations, fait le beau dans les soirées. Rapidement, il appert que sous leurs dehors clinquants, les habitants de l'immeuble dissimulent beaucoup de zones d'ombre. Une simple panne de courant entraînera bientôt un premier épisode d'anarchie dans la tour. Certains remettent en question les privilèges des niveaux supérieurs, tandis que les occupants de ceux-ci enchaînent les orgies... Peu à peu, les résidents s'isolent totalement et ne quittent plus l'I.G.H., chahutant dans les magasins pour se nourrir, errant dans les couloirs, abusant de différentes substances. Rien ne va plus.

Littéralement le cauchemar des amoureux d'un cinéma sobre et intériorisé, **High-Rise** est une œuvre 100 % *arty*, parfois jusqu'à la nausée, avec des séquences esthétisantes dignes d'un vidéoclip. Visuellement, c'est un délice : costumes, décors, tout est impeccable, et tout sera aussi

impeccablement détruit avec art. Chez J. G. Ballard, enfant de la bourgeoisie coloniale, le vernis des convenances, de la richesse et du chic dissimule les pires perversions. Alcool, sexe, médicaments, ses personnages sont tous esclaves de pulsions qui les font basculer dans la folie. Son *I.G.H.* était évidemment une critique engagée, acerbe et colorée, de la société de consommation, de la hiérarchie des classes sociales et des mesquineries de chacun. Ce sous-texte original est toujours bien présent dans le film, agrémenté de la distance historique qui nous permet aujourd'hui de rigoler un peu de la manière dont les *seventies* imaginaient le futur. Mais ce discours teinté d'un humour féroce tout britannique s'étouffe bien vite sous l'accumulation de scènes outrancières qui étirent le film en longueur et finissent malheureusement par le faire tourner à vide.

Dans ce film profondément inégal, aussi créatif que répétitif, se balade un *casting* toutes étoiles aux provenances très variées. En son centre, Tom Hiddleston, rescapé un temps de films-popcorn de superhéros, est superbe en éphèbe malsain. Tout en haut à l'étage supérieur règne Jeremy Irons en architecte-démiurge, un autre rôle tordu à ajouter à sa collection. Leur charme vénéneux participe à l'ambiance délétère. Au final, **High-Rise** est une expérience exténuante et un peu écœurante, mais qui laisse l'impression d'avoir vécu quelque chose d'assez unique. Serait-ce ce que l'on appelle un grand film raté? 



Royaume-Uni / 2015 / 119 min

RÉAL. Ben Wheatley **SCÉN.** Amy Jump **IMAGE** Laurie Rose **SON** Martin Pavey **MUS.** Clint Mansell **MONT.** Amy Jump et Ben Wheatley **PROD.** Jeremy Thomas **INT.** Tom Hiddleston, Jeremy Irons, Sienna Miller, Elisabeth Moss **DIST.** Métropole Films